

Ivan Levaiï

Casse-
croûte
électoral



Gallimard

siné

Extrait de la publication



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1973.*

EN GUISE DE PRÉFACE...

Vous aimez, vous détestez Servan-Schreiber, Debré, Lecanuet, Peyrefitte, Mitterrand, Marchais, Messmer, Guichard, Chaban, Giscard...

Je les aime tous. Presque tous.

Nous sommes quelques-uns à Paris contraints de les fréquenter. On nous paie même pour cela. Journalistes spécialisés, nous connaissons souvent sur le bout du doigt les succès, les échecs, la situation de famille, quelquefois les amours des vedettes du monde politique. Nous classons leurs discours. Nous provoquons leurs confidences. Nous faisons, ensemble ou à tour de rôle, leur bonne ou leur mauvaise réputation. Elles ne nous haïssent pas toujours. Les Callas et les Tebaldi de la politique recherchent même notre compagnie. Elles sollicitent (quelquefois) nos critiques et nos conseils. Coquettes et intéressées, elles préfèrent (souvent) nous utiliser, nous intoxiquer, et nous transformer en trompettes de leur bonne renommée.

Néanmoins, je le confesse, Jean-Jacques, Michel, François, Georges, Pierre-Auguste, Olivier, « cher Jacques » et « cher Valéry » m'ont plus d'une fois fasciné.

Michel Rocard conquérant, une par une, les voix des électeurs des Yvelines pour battre au terme d'une campagne échevelée M. Couve de Murville m'a fait battre le cœur.

C'était il y a quatre ans. Depuis, j'ai partagé l'amertume du leader du P.S.U. au soir de sa défaite du 11 mars 1973.

Le parachutage réussi de Servan-Schreiber sur Nancy m'a stupéfié, tout comme m'étonne la longue patience de Mitterrand-Sisyphé. Je vois le Premier secrétaire du Parti socialiste mettre tant d'ardeur à rouler la pierre de l'unité de la gauche qu'au nom de la seule morale je pense qu'un jour, pour le sport, il mériterait bien de triompher.

Me bouleversent aussi la bonne volonté carrée de Marchais, la calme résolution de Guichard, les colères passionnées de Debré. Et comme vous peut-être, j'ai retrouvé dans le sourire heureux de Chaban mon propre désir d'être heureux. Mieux, je n'ai oublié ni ma honte ni sa honte quand le visage meurtri par les coups de bec du Canard Jacques Chaban-Delmas est venu à la télévision se laver de ses péchés fiscaux: En se mettant tout nu... ou presque.

Il reste Giscard. Ce Condor ou cet aigle. J'ai beau savoir que les aigles n'enlèvent pas les enfants, mais tout au plus les petits moutons, il m'arrive de reculer de trois pas, et de mettre la main en visière sur les yeux pour le regarder planer. J'avoue donc, et j'entends déjà les cris des fanatiques : « Centriste, opportuniste, personnaliste..., cafard de salon, journaliste pourri. »

Faut-il protester? Faut-il dire que le journaliste politique si pervers ou si naïf soit-il ne perd jamais de vue que la qualité de la vie, selon Marchais, selon Mitter-

rand, selon Giscard, ce n'est pas la même chose.

Faut-il rappeler qu'un journaliste politique, invité à déjeuner (mal) chez le prince Poniatowski et convié à la table (admirable) des dirigeants du P.C.F., vote avec un seul bulletin...

Faut-il insister pour qu'on distingue les journalistes engagés des « autres »? Voudra-t-on admettre une fois pour toutes qu'il existe parmi ceux-là des « observateurs politiques », comme on dit, qui, par vertu, modestie ou réalisme, ne prétendent pas guider les choix politiques de leurs auditeurs ou de leurs lecteurs...

Chacun de son côté, Valéry Giscard d'Estaing et Georges Marchais pourraient en dresser la liste. En les confrontant ils découvrirait que les journalistes, qu'ils ne télécommandent ni l'un ni l'autre, sont les mêmes.

Voilà, hypocrite lecteur. Si cela ne suffit pas pour vous convaincre, mon frère, j'ajouterai qu'un rien découvre aujourd'hui le journaliste aux ordres, et aussi que les Princes méprisent les courtisans. Je connais des plumes serves qu'on a oublié de récompenser.

Crime de lèse-majesté ou pas... Je dirai donc que les sourires enjôleurs de Mitterrand m'agacent. Que je ne suis pas dupe des fausses rondeurs de Georges Pompidou. Que je n'aime pas voir Valéry Giscard d'Estaing jouer de l'accordéon ou passer un pull pour faire peuple.

M'énerve aussi la Gitane-maïs à demi consumée de Jean Kanapa. Elle est pour moi la baguette chargée de régenter Marchais. J'ai trop vu le secrétaire général du P.C.F. rouler des yeux en bille de loto sous les projecteurs de la télévision afin de quêter l'assentiment de Kanapa, pour ne pas m'irriter de son implacable pré-

sence. Est-il le conseiller de Marchais, son mentor, sa duègne? J'ai failli plus d'une fois lui poser directement la question. La Gitane-maïs m'en a toujours empêché.

Les survêtements blancs de J.-J. S.-S. et ses blousons d'aviateur m'échauffent aussi la bile.

Si le député de Nancy se déguise pour nous ou pour vous, c'est bien affligeant. S'il se costume, parce qu'il n'a pas encore à quarante-neuf ans intégré son schéma corporel, nous pouvons sourire gentiment.

J'ai appris un jour que J.-J. S.-S. avait pris le train un vendredi soir gare Saint-Lazare, habillé en patron de presse : costume sombre, chemise bleue; pour descendre un peu plus tard à Yvetot en pantalon de week-end et en polo. Je vous laisse imaginer le coprincedes réformateurs en train de s'échiner sur sa garde-robe, dans la partie réservée, et pas tout à fait prévue pour cela, d'un train banal de la malcommode S.N.C.F.!

Je me suis amusé quelquefois aussi à piquer micro au poing des sprints derrière Jacques Chaban-Delmas.

Ses références incessantes au rugby m'ont souvent diverti. Mais je prie le Seigneur pour que le député-maire de Bordeaux n'entame son come-back politique qu'après avoir jeté aux orties ses jambières et ses souliers à crampons.

Que voulez-vous... Chaban, Premier ministre, m'a donné plus d'une fois envie de mêler applaudissements et sifflets.

Je me souviens de l'étonnant numéro de charme qu'il fit à Versailles, assis sur une marche d'escalier au milieu de quinze happy few des Jeunesses gaullistes.

A deux doigts de quitter Matignon, Chaban s'était ému au point de dérouler publiquement le fil de sa

carrière politique. Le doigt sur ma mini-cassette, seul journaliste présent, avec une consœur de l'A.F.P... j'ai failli enregistrer pour ma magnétothèque personnelle. Je n'ai pas osé. Mais peu importe. L'audition de la bande aujourd'hui m'irriterait. Au moins la partie complaisante du discours. Là, Chaban-Delmas moitié nostalgique, moitié vaniteux, évoquait la première rencontre du général Chaban avec le général de Gaulle... « De Gaulle me toisa... J'étais maigre, visage en lame de couteau... j'étais jeune, très jeune. Le Général visiblement ne pouvait accorder mon allure d'adolescent avec mon grade et mes fonctions. Il finit par me dire cependant : C'est bien Chaban! »

Le Premier ministre rejouait la scène. Devant quelques adolescents gaullistes bouche bée... et deux journalistes partagés.

Fallait-il siffler Chaban? Peut-être... Mais alors il aurait fallu l'applaudir quand, quelques jours plus tard, il est entré avec dignité dans sa « traversée du désert ».

Arrivé en DS noire avec chauffeur, le Premier ministre déchu transmet ses pouvoirs à Pierre Messmer. Puis avec une simplicité non affectée, il prit congé de la presse avant de s'engouffrer dans un cabriolet piloté par sa femme. Il faisait beau. M^{me} Chaban-Delmas portait une robe à pois. Son mari n'était plus chef du gouvernement. Jacques et Micheline partaient en week-end!

Pas de larmes! Pas de sifflets, pas d'applaudissements, mais du sérieux, de l'objectif; telles sont les consignes générales des patrons de presse aux journalistes. On autorise à la rigueur un doigt de sourire, un trait d'humour, mais rien qui compromette la crédibilité de l'information politique.

En temps normal, cette situation semble convenir à tout le monde. Mais, en période électorale, le personnel politique souffre directement du cadre ennuyeux dans lequel certains éditorialistes l'enferment. Pour en sortir, les chefs de partis les plus doués donnent l'exemple du clin d'œil. Ils tiennent à prouver à leurs électeurs qu'ils ne portent plus la barbe ni le col en celluloïd des pisse-froid de la République des Jules. C'est pourquoi, d'un geste, d'un mot, souvent ils se déboutonnent. Et en se déboutonnant, ils font la joie des reporters, des agenciers qui répercutent à plaisir telle ou telle formule choc, heureuse ou malheureuse.

Je me souviens en particulier de ce mot de Joseph Comiti, en 1970, à Nancy.

M. Comiti était alors secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports. Il était allé, quatre à quatre, soutenir le gaulliste Roger Souchal, accablé par une affaire d'autoroute sur laquelle J.-J. S.-S. avait plongé.

M. Comiti découvre des Lorrains en colère, et il leur crie : « Que d'histoires pour une route, si vous voulez l'élargissement de la nationale cinq... prenez donc des pioches, des pelles... et cassez vous-mêmes les cailloux. »

Depuis, le catalogue des belles images s'est considérablement enrichi. Il faut dire que trois mille candidats tout au long d'une interminable campagne électorale ont écrit et surtout parlé pour tenter d'obtenir l'adhésion des Français.

Dans ces torrents d'éloquence, çà et là, des lapsus, des truismes, des métaphores hardies, des clichés, des bons mots, bref des paillettes et des perles.

Le « casse-croûte » électoral ne prétend pas les rassembler toutes. Il offre seulement un recueil de formules

signées des plus grands noms de la politique française.

J'ai dit plus haut quelle séduction exerçaient sur moi nos grands leaders; on aurait tort par conséquent de voir dans ce travail de collectionneur une quelconque malignité.

En revanche, les hommes politiques cités (et ils ne le sont pas tous) noteront avec profit — qu'ils me le pardonnent — que le trait spirituel voisine avec la formule stupide, que l'image la plus noble coexiste avec la plus vulgaire, et que par conséquent ils ne peuvent s'émouvoir de figurer dans ce recueil qui n'est pas un bêtisier.

Veut-on un exemple? Victor Hugo gratifiant le général Trochu du fameux... « Trochu, participe passé du verbe tropchoir » figurerait en bonne place dans ma collection si je l'avais commencée il y a un siècle.

Mais je n'ai ni la vocation de l'historien ni celle du moraliste. C'est pourquoi je me garderai bien de reprocher aux orateurs politiques de notre temps d'avoir profité de la campagne électorale pour susciter le rire.

Simplement, je me demanderai, avec eux, s'ils n'ont pas mené une campagne par trop manichéenne. D'un côté la bête, de l'autre l'ange, avec au milieu les réformateurs chauves-souris. Au fond, les électeurs français valaient sans doute mieux que cela... Peut-être auraient-ils compris un autre langage que celui de la bande dessinée ou du western.

En mai 1869, Ernest Renan, candidat malheureux à Lagny, faisait remarquer qu'il ne fallait pas sous-estimer le peuple. Renan, douze ans avant l'école laïque gratuite et obligatoire, jugeait imprudent et dangereux de le traiter comme une bête.

Mars 1973... bien des orateurs politiques ont fait preuve d'imprudence. Qui dira combien d'auditeurs tranquilles, ignorant tout du « viol des foules par la propagande » de Tchakhotine, ont exprimé des votes de refus, parce qu'à gauche, au centre, à droite, on les avait pris pour des sots et traités comme tels.

Je ne suis pas sûr que M. Alain Peyrefitte (souvent cité dans ce recueil) ait raison, quand il affirme qu'il y a deux langages : celui de la classe politique, et celui du Français moyen. Même si le normalien Peyrefitte devenu, un peu malgré lui, chef de parti, cite à l'appui de sa thèse saint Thomas d'Aquin : « Être éloquent, c'est parler à quelqu'un... »

J'ai demandé un jour de décembre à l'ancien grand maître de l'Université la raison pour laquelle il multipliait les formules du genre :

« Marchais, vous hésiteriez à le prendre en auto-stop », ou : « Ils vous promettent le Pérou, vous aurez le Chili. »

Avec le sourire, M. Peyrefitte m'a expliqué que les militants gaullistes attendaient de lui des flèches de ce style, pour applaudir et s'enthousiasmer.

En est-il bien sûr? Le secrétaire général de l'U.D.R. aurait été peut-être plus efficace s'il avait usé d'un seul langage : le sien. Celui qui correspond à sa complexion et à son époque.

Je parais peut-être ici plus critique que je ne l'aurais voulu, d'autant que M. Peyrefitte est dans une certaine mesure à l'origine du « casse-croûte électoral ».

C'est lui qui, en épinglant les hommes politiques dans un surprenant bestiaire, m'a conduit à collectionner les perles de la campagne. C'est lui encore qui m'a fourni le titre du recueil, un soir à Europe n° 1.

Un auditeur, las du régime, demandait, par téléphone, si les gaullistes, après avoir réclamé en 1973 une majorité pour le Président, n'allaient pas récidiver dès 1976 avec le slogan renversé : « Un Président pour la majorité. » Bref, l'auditeur questionneur voulait savoir si M. Peyrefitte et ses amis s'installaient pour trente ans au pouvoir.

L'agent électoral de l'U.D.R. éclata de rire et ne craignit pas de traduire.

« Vous avez peur qu'on vous fasse le coup... du petit bout de pain, et du petit bout de fromage...

« Un petit bout de pain, pour finir le fromage...

« Un petit bout de fromage, pour finir le pain... »

Le « casse-croûte électoral » en quelque sorte...

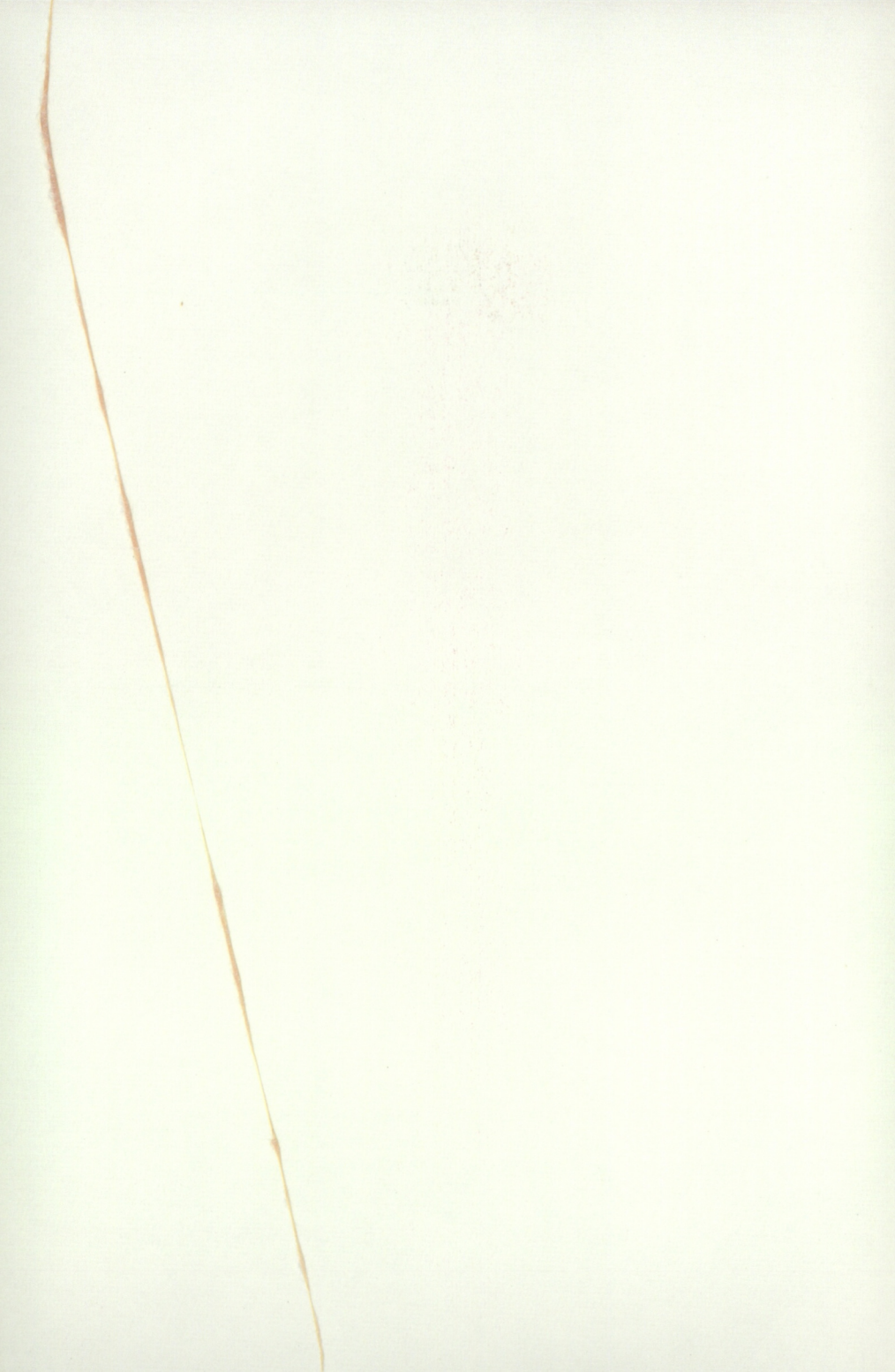
Je rends donc un hommage particulier à M. Alain Peyrefitte, et je l'invite à mordre dans ces pages à belles dents...

Puisse-t-il donner aux 130 000 militants de l'U.D.R. une envie de dévorer ce livre, égale à celle qu'ils ont eue face au programme commun de la gauche.

Ivan Leviï.

12 juin 1931 : dernier Conseil des ministres de la présidence Gaston Doumergue.

*Le président de la République se lève et s'exclame :
« Ouf! jamais plaisanterie n'aura été plus sincère. »*





Journaliste universitaire à "L'Express" puis journaliste politique à Europe N° 1 Ivan Levaï écoute, depuis mai 1968, Georges Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand, Georges Marchais... et tous les autres.

Chaque jour, avec le sourire et un curieux mélange de tendresse et de cruauté, il rend compte au micro des mille mouvements de ceux qui "font" la politique française.

Jusqu'ici Ivan Levaï recueillait pour son plaisir personnel les petits secrets et les confidences des Princes qui nous

gouvernent; les élections l'ont conduit à quitter les coulisses pour ramasser sur le devant de la scène politique les lapsus, les clichés, les "perles", les sottises tombés de la bouche des Princes et "des autres".

En constituant ce bêtisier, reflet authentique de la dernière campagne électorale, Ivan Levaï a moins cherché à ridiculiser les nouveaux députés français qu'à les humaniser. Après tout, ressemblent-ils plus à Joseph Prudhomme, à monsieur Homais, le pharmacien de Flaubert, ou aux Français qui les ont élus? A vous de juger, à vous de sourire.